

Désiré Lepoil, abbé de Dives-sur-mer de 1961 à 1970

Né le 20 septembre 1930

Entretien Juin 2017

A propos du curé Trolong

Le Père Trolong qui est resté à Dives de nombreuses années (de 1931 à 1961) a fait partie d'un groupe de prêtres que l'on appelait les « Abbés démocrates », ils n'étaient pas très nombreux et ils avaient ouvert leur regard sur le monde à une époque où l'Eglise était très formatée. Dans le contexte d'aujourd'hui, ils seraient qualifiés de gens ouverts, de gauche, mais en même temps ils avaient subi une formation assez rigide.

En fait, à l'intérieur du clergé, Fernand Trolong ainsi que 4 ou 5 autres prêtres, étaient considérés comme assez avancés. Trolong a d'ailleurs fait partie de mouvements de résistance, à sa mort, on a constaté qu'il avait des écrits de Jaurès dans ses papiers.

Mon arrivée à Dives

J'ai reçu l'ordination en 1960, après un premier poste, je suis arrivé à Dives et y suis resté une dizaine d'années jusqu'en 1970. Le presbytère était installé en face de la mairie. Le père Marguet qui était en charge de la paroisse et m'a accueilli avait une forte personnalité, c'était un taiseux mais un grand bonhomme. Dans mon langage de prêtre, je peux dire que c'est à Dives que je suis devenu prêtre, c'est là que j'ai appris à lier ensemble la vie et la foi, grâce au père Marguet bien sûr mais aussi à l'amitié des gens de Dives. J'ai été fortement marqué par Dives.

La population de Dives est particulière à cause de l'usine qui était le cœur de la cité. Je n'ai eu qu'une seule contrariété qui m'a tenu longtemps : j'aurais voulu aller travailler à l'usine mais le père Marguet m'a dit non et je n'ai compris sa position qu'après. J'ai su qu'il disait en parlant de ma demande : « *s'il va à l'usine, il va se syndiquer* » et le syndicat serait devenu celui du curé alors que notre souci était que les gens se parlent, s'acceptent différents et ne se divisent pas entre eux entre pro et anti-religion.

Je garde de beaux souvenirs lorsqu'il m'arrivait de circuler à vélo rue de la Libération au moment de la sortie de l'usine, on se retrouvait entre 40 ou 50 vélos qui roulaient ensemble et c'était très chouette. J'étais fils de petit paysan, mes parents étaient loin d'être riches, et le matin c'était quand même mon père qui disait ce qu'il fallait faire, c'était une petite fermette et un autre univers. Mes parents avaient des problèmes d'argent c'est sûr, on était 7 à la maison et sans allocations au moins pour les aînés, mais ils avaient quelques bêtes et on se débrouillait toujours, la condition ouvrière c'était autre chose ! C'est cela que je découvrais.

Au milieu de ces gens qui sortaient de l'usine, j'ai découvert le monde du travail. Certes on peut prendre un livre et s'informer mais quand on vit et que l'amitié ouvre les portes, les personnes, les cœurs, alors c'est différent et cela s'est passé à Dives. Sans vouloir jouer les prétentieux, c'est là que j'ai pris le sens de l'Evangile, la résonance de la vie et non pas la religion d'à côté. Parmi les gens que rencontrés, j'ai beaucoup apprécié l'amitié d'enseignants qui représentaient quand même l'aristocratie humaine à Dives. Pour les gens qui étaient allés à l'usine, si leur gamin entrait à l'école normale, c'était la réussite humaine.

J'ai beaucoup reçu de Dives, dans mon parcours, j'ai connu d'autres responsabilités mais Dives est resté ancré au fond de moi. Ce qui marquait à Dives, c'était l'unité humaine, 80% des gens travaillaient à l'usine et 62% des gens étaient logés par elle. Quand il se passait quelque chose à l'usine, c'était l'événement de Dives, c'était une vie de travail. J'ai beaucoup apprécié, beaucoup donné aussi, je crois ...

J'ai énormément reçu à Dives. Ce qui marque une population c'est quand la plupart des gens partagent une même réalité humaine et là c'était l'usine. S'il y avait un accident, une grève, tout le monde partageait cette réalité. Si on parlait de fermer l'usine, ce qui arrivait de temps en temps, parce que si on veut que les gens ne la ramènent pas de trop, c'est plus facile de faire courir le bruit d'une fermeture et alors tout le monde était concerné.

Dives était une des rares communes marquées politiquement, il y en avait peu. André Lenormand est resté maire 30 ans. Il a marqué la cité parce qu'il était divais, il a subi les événements de la guerre et a été déporté. Quand l'amitié était passée, tout allait bien. J'ai vu des familles qui n'avaient pas de lien avec l'église mais quand il arrivait quelque chose, j'étais accepté et je pouvais glisser un message d'amitié. C'était une réalité particulière qui était due à l'usine.

Le père Marguet

Dans le monde clérical, on disait : « *Quand tu arrives à Dives, ne défais pas tous tes bagages, prends seulement ce dont tu as besoin, au bout d'un an si tu es accepté, tu peux y rester toute ta vie. Rien n'est fait d'avance ce n'est pas parce que tu es le curé que tu vas pouvoir y rester* ».

Le père Marguet avait une très forte personnalité, il a été ordonné prêtre une dizaine d'années avant moi dans les années 1950, intellectuellement, il était charpenté pour devenir un évêque mais il n'était pas très communicant. Il a beaucoup marqué Dives, il était très attentif à la vie et « savait tricoter ensemble la vie et la foi ». C'est une expression que j'aime, j'avais vu ma mère faire du crochet avec deux laines différentes et quand l'ouvrage était avancé, cela devenait une autre réalité.

Anecdote

J'ai aussi un souvenir amusant à propos de l'eau :

Gérard Pontais était secrétaire de mairie, nous avions à peu près la même taille et de temps en temps quand je circulais à vélo des gens m'appelaient : « *Dites donc, j'ai mon robinet qui fuit, venez voir !* » Cela m'amusait alors je rentrais et je disais « *Oui, en effet c'est embêtant* » Alors : « *Oui mais il faut faire quelque chose* » et alors je répondais « *Je peux le dire à Gérard Pontais, j'habite en face de la mairie* ». Ils nous avaient confondus ...

La colonie du Faulq

J'ai essayé de faire ce que j'ai pu, en bon vicaire de l'époque. Il y avait le catéch..., la colo. La colonie de Gouvix, c'était plus ancien, avant la guerre, celle du Faulq a dû commencer en 1946, une petite colonie de paroisse qui n'avait pas de sous.

Quand je suis arrivé, il y avait André Gosselin, un vicaire très calme, très posé. Tout ne réussissait pas très bien, il y avait eu parfois des choses cocasses, par exemple un jour au patro il n'y avait que 4 enfants alors il les emmenait dans sa quatre-chevaux et ils faisaient un tour. Gosselin est parti au bout d'un an. Quand je suis arrivé, j'ai demandé ce qu'on faisait avec la colo, on m'a dit « *si tu continues, tu en es responsable et je te préviens, ne compte pas sur l'argent de la paroisse, il n'y en a pas, tu te débrouilles* », je ne savais pas comment cela fonctionnait, on a vécu avec des petits moyens. J'ai dit que j'allais essayer pendant un an ou deux ...

Un jour, Daniel Fraboulet était venu à la colo mais sa sœur enseignante l'avait inscrit pour une autre colo, alors comme tous ses copains de Dives étaient là, il est resté quelques jours et puis il a rejoint celle où il était inscrit et qui était une grande colonie bien organisée avec tout un équipement. De là il m'a écrit une carte que j'ai gardée très longtemps jusqu'à ce qu'elle s'égaré dans un déménagement, il disait : « *Là où je suis il y a telle ou telle activité, il n'y a*

rien de tout cela au Faulq mais ce qu'il y a au Faulq et qu'il n'y a pas ici, c'est l'amitié ! »
Pour un gamin de 13 ans, c'est sympa ...

A mon arrivée il n'y avait plus que 4 ou 5 familles de Dives qui venaient encore à la colo, le reste c'étaient des gamins de Houlgate et des alentours. Finalement quand je regardais qui venait il n'y avait pas grand monde des cités, c'étaient des fils de commerçants mais on en a fait quelque chose de sympa. J'ai essayé et je m'en suis occupé pendant 2 ou 3 ans.

Je me rappelle que le dimanche, on mettait des boissons avec une étiquette et une boîte de gâteaux et on avait une boîte dans laquelle chacun mettait l'argent, ça fonctionnait, chacun venait se servait, calculait et payait sa part. Personne ne s'en occupait. Comme on était éloignés que de 40 km, les familles pouvaient venir, ils apportaient leur repas et mangeaient sous les pommiers.

La communion

Pour la communion on respectait la tradition : il y avait des prières proposées d'avance et qui figuraient dans un petit livret. Cela se jouait parfois au mérite, le premier avait l'acte aux parents et il y avait également l'acte à la croix et l'acte à la vierge, une prière que l'enfant récitait sans micro, on n'entendait rien ! Il y avait une procession, on s'arrêtait devant un calvaire pour l'acte à la Croix, il y avait aussi une bénédiction. Le vicaire organisait tout cela. Je n'ai pas été très marqué par la vie paroissiale, j'étais plus dans les relations humaines, j'ai énormément reçu de gens qui n'étaient pas nécessairement dans la foi mais qui partageaient le même sens des valeurs, on se retrouvait ensemble dans des actions collectives ...

La conclusion de tout cela, c'est la richesse humaine de la population de Dives, une ouverture, une simplicité, je n'ai pas connu beaucoup de gens qui refusaient de me dire bonjour et pourtant le PC à cette époque-là était très présent. J'ai rencontré des familles à qui on avait dit lorsqu'ils ont demandé à adhérer au PC « *bon, maintenant tu arrêtes le caté avec tes gamins !* », c'était la condition.

Tout ce qu'on reçoit des autres, ce sont des richesses de la vie !